

Évaluer pour juger ou pour faire progresser ?

En 1968, les enfants de l'école de Barbiana, en Italie, écrivent leur fameuse « *Lettre à une maîtresse d'école* »¹. Ce sont tous des « gosses recalés », comme ils le disent eux-mêmes, exclus ou décrochés de l'« école obligatoire », qu'un prêtre marginal, Don Lorenzo Milani, a recueillis dans une vieille cure de campagne et à qui il propose une « école à plein temps ». Les auteurs de la lettre n'ont guère d'indulgence pour leurs anciens enseignants : « *On ne permet pas au tourneur de ne remettre que les pièces réussies. Autrement, il ne ferait plus rien pour qu'elles le soient toutes. Vous, en revanche, vous savez que vous pouvez écarter les pièces quand ça vous dit. C'est pour cela, sans doute, que vous vous contentez de regarder faire ceux qui réussissent tout seul pour des raisons qui n'ont rien à voir avec votre enseignement.* » Et plus loin : « *Si chacun de vous savait qu'il lui fallait à tout prix faire réussir tous ses élèves dans toutes les matières, il faudrait bien qu'il se creuse les méninges pour en trouver le moyen. Moi, je vous paierais à forfait. Tant pour chaque gosse qui s'en tire dans toutes les matières. Ou mieux encore une amende pour chaque gosse qui n'arrive pas à s'en sortir dans une matière.* » La charge est violente, à la mesure, sans doute, de l'humiliation subie. Elle est, de toute évidence, injuste : les enseignants ne sont pas les seuls responsables des difficultés et de l'échec scolaire des enfants. Elle est dangereuse aussi : en laissant penser que l'éducation est une « fabrication » et que l'éducateur est tout-puissant dans ce processus, elle fait l'impasse sur l'engagement de l'enfant, essentiel dans sa réussite.

Pourtant, dans un autre passage, les enfants de Barbiana reconnaissent précisément l'importance de cet engagement : « *Gianni bâcle son devoir, vous lui mettez une mauvaise note... et tout s'arrête là ! L'enfant accepte parce qu'il est aussi fainéant que le maître, mais il comprend qu'on lui enlève sa dignité. Vous n'êtes pas seulement là pour juger qu'un devoir*

¹ Éditée au Mercure de France et malheureusement épuisée.

est bon ou mauvais ; vous êtes là pour aider chacun et chacune à s'améliorer. »

En réalité, les enfants de Barbiana mettent là le doigt sur un point absolument essentiel et finalement peu abordé concernant l'évaluation. On débat, en effet, et à juste titre, de l'utilité ou de l'inutilité de la note, de la pertinence des différentes échelles de notation, de l'utilisation plus ou moins absurde des moyennes, etc., mais on n'évoque presque jamais la fonction de la leçon ou du devoir notés. Et il semble aller de soi que ces derniers doivent être jugés comme « définitifs ». La preuve : on peut rendre à une classe les copies d'un contrôle où les notes s'évaluent entre 4 et 18, effectuer rapidement une correction au tableau... et passer à la suite sans s'inquiéter ! Comme on peut, quand notre enfant nous donne le résultat d'une composition, se contenter de le gratifier d'un « C'est bien... » ou d'un « Tu aurais quand même pu mieux faire ! ». Sans s'interroger avec lui : oui, mais... comment ?

Pour ma part, en tant qu'enseignant, ces comportements me sont toujours apparus comme une forme de « laxisme » et je leur ai systématiquement préféré le principe de la « double notation » : je fais une première correction de la copie et, à côté de la note, je formule trois suggestions permettant de l'améliorer. Je demande ensuite à chaque élève de remettre son travail en chantier en fonction de mes remarques avant de m'en proposer une deuxième mouture qu'il juge significativement meilleure.

Car, l'important n'est pas simplement de noter – même très « justement » –, l'important est d'aider l'élève à progresser. Et, au-delà de la procédure d'évaluation – aussi parfaite soit-elle –, l'essentiel est de lui faire intérioriser l'exigence de précision, de justesse, de rigueur et de vérité qui lui permettra de s'améliorer en permanence, de se dépasser sans cesse et de poursuivre, de manière toujours plus autonome, sa scolarité comme sa vie personnelle et professionnelle.

Mais, pour forger cette « exigence intérieure », l'enfant et l'adolescent ont besoin, d'abord, que ses éducateurs l'incarnent, questionnent avec bienveillance, et même avec humour, ce qu'il fait, l'aident à pointer ses insuffisances et lui ouvrent des perspectives pour faire mieux. Il a besoin aussi d'échanger avec ses camarades afin d'apprendre progressivement à se « décentrer », c'est-à-dire à entendre ce qu'il dit, à regarder ce qu'il fait, avec le regard d'autrui, d'un autrui qui ne comprend pas toujours bien et qu'il faut convaincre, d'un autrui parfois malveillant et dont il faut lever les résistances.

Il m'est arrivé de dire à mes élèves que, pour bien réviser un contrôle ou relire un devoir, il fallait se mettre à la place d'un « professeur sadique » et se faire à soi-même toutes les critiques et toutes les objections possibles. Certes, les « professeurs sadiques » n'existent pas, mais ce sont des fictions utiles. Utiles comme outils mentaux pour ne jamais se contenter de l'à-peu-près et améliorer sans cesse ses apprentissages et ses résultats.

Nous touchons là un des enjeux majeurs de l'éducation, un des rôles essentiels des enseignants mais aussi des parents : aider l'enfant et l'adolescent à effectuer ce retour critique sur soi qui, seul, permet un authentique développement intellectuel. Ne pas se contenter de placer un curseur sur une ligne, mais aider chacune et chacun à se demander en permanence : comment pourrai-je faire mieux ? Et le soutenir dans ses remises en chantier successives jusqu'à ce qu'il puisse être fier du résultat. Cet apprentissage du travail bien fait, grâce à ce que le philosophe Alain nommait joliment « la patience d'atelier », est au cœur de la vraie réussite, non pas celle qui permet d'être meilleur que les autres, mais celle qui permet, comme le disait Albert Jacquard, d'accéder à la seule chose qui compte : devenir toujours meilleur que soi.

Philippe Meirieu